

Congrès 2013 de l'AFSP – Paris 9-11 juillet 2013

Section thématique 60

Une sociologie de la pensée politique est-elle possible ? Le cas des (néo)libéralismes

Jean Solchany, maître de conférences en histoire contemporaine à l'IEP de Lyon

Reconstituer la pensée néolibérale : le cas de Wilhelm Röpke

INTRODUCTION

Qu'est-ce que le néolibéralisme ? Plus on avance dans l'analyse, moins il apparaît évident d'en donner une définition univoque. La difficulté à saisir les réalités que recouvre cette dénomination va au-delà de ses ambivalences sémantiques des origines. Les réflexions pionnières menées lors du fameux colloque Walter Lippmann montrent l'indécision qui a été celle des hommes rassemblés à Paris durant l'été 1938 dans leur recherche d'une étiquette consensuelle pour désigner l'entreprise de refondation du libéralisme qu'ils appelaient de leur vœux¹. Un temps, même Keynes a ainsi pu être qualifié de néolibéral. De fait, au-delà des caractérisations par trop extensives, il n'y a pas un, mais des néolibéralismes, renvoyant à des traditions nationales distinctes, renvoyant également à des divergences doctrinales transcendant les frontières, renvoyant enfin à des stratégies différentes en terme de mobilisation et de lobbying. Plus que d'un courant homogène, il faut parler d'une nébuleuse de pensées et de réseaux.

Mais la difficulté est également de savoir de quoi l'on parle, de faire la part des choses entre un néolibéralisme *stricto sensu*, c'est-à-dire une pensée, une idéologie, les hommes, les réseaux, les organisations qui le professent et s'en réclament, à l'instar de Friedrich von Hayek, la Société du Mont Pèlerin ou de l'Institute of Economic Affairs, des partis et des leaders conservateurs influencés jusqu'à un certain point par les mots d'ordre néolibéraux et gagnant des élections au nom du moins d'Etat, à l'instar du républicanisme reaganien ou du conservatisme thatchérien, des courants politiques ou des mouvances idéologiques plus progressistes, mais dont on a pu se demander s'ils n'avaient pas malgré tout contribué à la légitimation de logiques néolibérales, à l'instar du néotravailleursisme britannique, plus largement encore toute une technocratie prêchant

¹. Sur le colloque Walter Lippmann, voir François Denord, « Aux origines du néo-libéralisme en France. Louis Rougier et le Colloque Waler Lippmann de 1938 », *Le Mouvement Social*, n° 195, avril-juin 2001, p. 9-34, pour une réédition commentée des actes du colloque, voir Serge Audier, *Le colloque Lippmann. Aux origines du néo-libéralisme*, Editions Le Bord de l'eau, 2008.

l'évangile des réformes structurelles, qu'il s'agisse du consensus de Washington brandi par le FMI ou de la réduction des dettes publiques imposée par la « troïka » à l'Europe du Sud. De manière plus globale encore, il est souvent affirmé que le monde est entré dans une ère de globalisation synonyme d'avènement du néolibéralisme, le terme étant ici si vague qu'il finit pas perdre tout contenu précis, mais n'en désigne pas moins un certain air du temps où une vulgate (néo)libérale semble dominante, les alternatives plus interventionnistes ne parvenant pas à s'imposer dans le discours public et dans les politiques gouvernementales. Le néolibéralisme peut enfin être perçu comme un processus plus ou moins impersonnel d'imposition de croyances et de normes en fonction de mécanismes et de stratégies dont il importe de reconstituer la réalité au-delà des apparences et des discours que secrète le monde social et politique.

Le regard porté vers l'objet néolibéral diffère également en fonction des approches retenues. Les analyses s'inspirant du paradigme foucauldien se démarquent des travaux plus sociologiques ou relevant d'une approche gramscienne en termes de construction d'une hégémonie. Mais le partage d'une même référence théorique n'est pas synonyme d'une même construction de l'objet. Si Béatrice Hibou d'un côté, Christian Laval et Pierre Dardot de l'autre se réclament de la pensée foucauldienne², la première appréhende le néolibéralisme d'abord sous la forme d'une bureaucratisation faite de normes, de règles, de procédures, de formalités envahissant la société, génératrice de contrôle, de discipline, d'indifférence sociale et politique, tandis que les seconds se livrent prioritairement à une présentation des grands auteurs néolibéraux, se rapprochant, dans un certain sens, de l'histoire des idées néolibérales que promeut Serge Audier dans le rejet assumé de toute lecture foucauldienne et sociologique³. Enfin, parallèlement à une littérature souvent critique, au point parfois de revendiquer explicitement une posture militante, fleurit également toute une historiographie plus ou moins clairement en sympathie avec la cause néolibérale⁴.

Ce foisonnement reflète la complexité de l'objet. Il est ardu de reconstituer le processus qui a permis la mise en place, à des degrés divers selon les pays, d'un rapport à l'Etat et à l'Etat-providence placé sous le signe de la méfiance, d'une aspiration à la réduction du

². Et weberienne dans le cas de Béatrice Hibou.

³. Béatrice Hibou, *La bureaucratisation du monde à l'ère néolibérale*, Paris, La Découverte, 2012, Pierre Dardot, Christian Laval, *La nouvelle raison du monde. Essai sur la société néolibérale*, Paris, La Découverte, 2009, Serge Audier, *Néo-libéralismes. Une archéologie intellectuelle*, Paris, Grasset, 2012.

⁴. Par exemple, sur la Société du Mont Pèlerin, voir Ronald Max Hartwell, *A History of the Mont-Pèlerin Society*, Indiannapolis, Liberty Fund, 1995 et Philipp Plickert, *Wandlungen des Neoliberalismus. Eine Studie zu Entwicklung und Ausstrahlung der « Mont-Pèlerin Society »*, Stuttgart, Lucius & Lucius, 2008.

périmètre d'action de l'un et de l'autre au nom d'une supposée efficacité économique que seules des politiques libérales seraient en mesure de garantir. Sans nul doute, il convient de ne pas succomber à la théorie du complot en incriminant les agissements d'une internationale néolibérale qui serait parvenue à manipuler faiseurs d'opinion et décideurs politiques, de ne pas accorder aux idées néolibérales un pouvoir d'influence trop considérable. La montée en puissance du capitalisme financier, la crise des années 1970, le discrédit du socialisme sous toutes ses formes, les partis politiques à la recherche de nouveaux mots d'ordre, les dynamiques bureaucratiques des institutions publiques ou privées, la domination d'un certain type d'économie dans les amphithéâtres, la diffusion de représentations antiétatistes plus ou moins diffuses se disséminant via des chaînes de diffusion complexes sont autant de facteurs qui peuvent eux-aussi rendre compte de l'ère néolibérale. Il est des mécanismes de production de la décision et de la norme qui renvoient à un écheveau de causalités difficile à démêler, qui ne sont pas nécessairement imputables à une influence clairement identifiable, qui résultent des logiques d'évolution des économies, des sociétés et des cultures dont la mise en évidence s'avère délicate. Le moindre des défis n'est pas de faire la part entre ce qui relève d'un côté d'une dynamique générale de modernisation, de technicisation, de globalisation et de l'autre de causalités relevant plus explicitement d'un faisceau de facteurs imputables au « néolibéralisme ».

Reste que l'investigation du néolibéralisme *stricto sensu* n'en conserve pas moins un réel intérêt. Sans succomber à une lecture idéaliste de l'histoire, la diffusion croissante des mots d'ordre du néolibéralisme dans le monde universitaire, dans le monde politique et dans les médias a incontestablement influencé, sinon inspiré, nombre de discours façonnant les imaginaires, conféré une légitimité croissante aux forces politiques se réclamant du moins d'Etat, alimenté les visions technocratiques de la réduction des dépenses publiques et les analyses journalistiques qui, jusque dans les colonnes de quotidiens ou de magazines étiquetés à gauche, présentent la réduction du coût du travail, des impôts ou du nombre de fonctionnaires comme des recettes miracles, les seules en tout cas que sanctionnerait une approche « raisonnable » et « réaliste » de la « situation ». Il existe bel et bien un néolibéralisme, une nébuleuse faite de penseurs prestigieux, d'intellectuels organiques, de journalistes dédiés à la cause, de think tanks influents, de sites internet très actifs, de publications tous azimuts qui ont contribué à la popularisation des idées néolibérales. Le fait que ses promoteurs ne se soient pas toujours revendiqué d'une appellation qui a pu servir à désigner des pensées, des courants et processus qui n'en relèvent pas à proprement parler, n'enlève rien à sa réalité,

certes hétérogène, mais tangible dès la fin des années 1940. Ce néolibéralisme au sens strict a fait l'objet de nombreuses analyses, mais trop souvent encore, l'horizon d'analyse peine à prendre en considération la profondeur historique d'une idéologie qui est déjà une vieille dame, puisque ses origines remontent à la crise des années 1930.

Au vu de cet ancrage dans le temps, au vu également de l'insistance avec laquelle les néolibéraux eux-mêmes, jusqu'à aujourd'hui, se réclament de leurs figures et moments fondateurs, - Hayek et Friedman, le premier congrès fondateur de la Société du Mont Pèlerin sur les bords du Léman en avril 1947 -, ce qui confère une unité au mouvement néolibéral en dépit de toutes les mutations qu'il a connues, il est surprenant que les historiens se soient moins penchés sur le phénomène néolibéral que les politistes, les sociologues ou les économistes. L'objet de cette communication est donc de souligner les vertus de l'approche historique pour rendre compte du néolibéralisme, que l'on considérera ici au sens strict du terme. Non pas qu'il s'agisse de revendiquer une sorte de monopole disciplinaire. Bien des travaux émanant d'autres disciplines ont pris en compte cette dimension historique du phénomène néolibéral, n'hésitant pas à recourir aux archives et à s'aventurer loin dans le passé. Reste qu'à notre sens, historiens et non historiens ont encore beaucoup à faire pour cerner le phénomène néolibéral dans sa dimension proprement historique, pour mieux le situer dans le contexte qui l'a rendu possible, mieux cerner ses inflexions et ses mutations. Se pose en particulier la question d'une histoire de l'idéologie néolibérale, de la manière de la mettre en œuvre en évitant le Charybde d'une histoire des idées *old fashioned* et le Scylla d'une approche sociologique uniquement préoccupée des conditions de production d'une vision de monde qui n'est pas étudiée en tant que telle.

Il s'agira moins ici de formuler un certain nombre de propositions visant à historiciser l'idéologie néolibérale que d'illustrer la diversité des représentations et des contextes à prendre en compte en suivant le parcours de l'une de ses principales figures, l'économiste allemand Wilhelm Röpke (1899-1966). Né la même année que Friedrich von Hayek, ce libéral a quitté l'Allemagne dès 1933 pour finalement s'installer à Genève en 1937, où il réside jusqu'à sa mort. Bien moins connu que son condisciple autrichien, il a pourtant joué un rôle central dans l'histoire de ce que l'on pourrait appeler le premier néolibéralisme, qui s'étend des années 1930 aux années 1950, l'étoile de Milton Friedman ne commençant véritablement à briller qu'à la fin de cette séquence⁵. Nous

⁵. Sur Wilhelm Röpke, les deux études les plus approfondies sont Hans-Jörg Hennecke, *Wilhelm Röpke. Ein Leben in der Brandung*, Stuttgart, Schäffer-Poeschel Verlag, 2005 et Jean Solchany, *Retour sur une économie très politique. Wilhelm Röpke, l'autre Hayek* Mémoire d'habilitation, Université de Paris 1,

aimerions montrer que la procédure biographique est pertinente pour aborder le phénomène néolibéral, Wilhelm Röpke étant à considérer comme un poisson pilote introduisant dans l'univers complexe de cette idéologie et de ce mouvement⁶.

Quelle démarche privilégier pour cerner un économiste néolibéral ? Le parti-pris retenu est de mobiliser les ressources de l'histoire intellectuelle. Par histoire intellectuelle, nous entendons une approche du fait intellectuel qui ne croît pas en l'existence d' « idées » flottant au dessus du monde social, dotées d'une validité « intemporelle », produites par de « grands penseurs », dont l'activité « remarquable » serait la simple résultante de leur volonté prométhéenne. L'histoire intellectuelle ne peut ignorer les déterminants sociaux et culturels qui commandent la production des normes et des concepts, des pensées et des slogans. Elle est également une histoire des intellectuels, avec ici pour finalité de caractériser les modes d'intervention de professionnels de l'écriture savante et militante jusqu'à maintenant peu étudiés, surtout si l'on fait abstraction de la littérature plus ou moins ouvertement militante faisant l'éloge du néolibéralisme et de ses hérauts⁷.

Si le détour par la sociologie des intellectuels apparaît incontournable, il ne doit pas réduire l'analyse de la pensée néolibérale à un enjeu secondaire, mais au contraire en permettre la mise en oeuvre. A la fois énoncé scientifique et discours idéologique, la réflexion économique et sociologique de Wilhelm Röpke n'est pas à analyser dans une logique internaliste, mais comme le produit d'une interaction entre celui qui l'élabore, le contexte intellectuel qui la rend pensable, la configuration idéologique qui la rend audible et le dispositif de promotion qui la rend influente.

Il paraît ainsi opportun de promouvoir une socio-histoire aussi contextualisante que

2011.

⁶ Pour des réflexions sur le genre biographique, voir Hans-Erich Bodeker, « Biographie. Annäherung an den gegenwärtigen Forschungs- und Diskussionsstand », in Hans Erich Bodeker (dir.), *Biographie schreiben*, Göttingen, Wallstein, 2003, p. 9-63, Pierre Bourdieu, « L'illusion biographique », *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, n° 62-63, juin 1986, p. 69-72, Antoine Coppelani, Frédéric Rousseau (dir.), *La biographie en histoire. Jeux et enjeux d'écriture*, Paris, Houdiard, 2007, François Dosse, *Le pari biographique. Ecrire une vie*, Paris, La Découverte, 2005, Christian Klein (dir.), *Grundlagen der Biographik. Theorie und Praxis des biographischen Schreibens*, Stuttgart, Metzler, 2002, Jacques Le Goff, « Comment écrire une biographie historique aujourd'hui ? », *Le Débat*, n° 54, mars-avril 1989, p. 48-53, Giovanni Levi, « Les usages de la biographie », *Annales E.S.C.*, n° 6, novembre-décembre 1989, p. 1325-1336, Sabina Loriga, *Le petit x. De la biographie à l'histoire*, Paris, Seuil, 2010, Jean-Claude Passeron, « Biographies, flux, itinéraires, trajectoires », *Revue française de sociologie*, XXXI, 1, 1990, p. 3-22.

⁷ Sur l'histoire intellectuelle, deux réflexions récentes: Riccardo Bavaj, « Intellectual History », Version: 1.0, in: Docupedia-Zeitgeschichte, 13.9.2010, URL: http://docupedia.de/zg/Intellectual_History, 19 p., Frédéric Chaubet, « Enjeu. Histoire des intellectuels, histoire intellectuelle. Bilan provisoire et perspectives », *Vingtième siècle. Revue d'histoire*, 2009, n° 101, p. 179-190.

possible, faite de réinscription du discours (néo)libéral dans le champ des productions intellectuelles et idéologiques de son temps, de reconstitution des conditions de sa réception et par là-même de son succès. Il est vrai que le néolibéralisme est loin de se réduire à ses principales figures. La biographie de l'une d'entre elles ne peut donc se substituer à une histoire en bonne et due forme du néolibéralisme, même considéré au sens strict, qui reste un desiderata. Mais elle permettra de mettre en évidence les dynamiques de mobilisation qui agitent les milieux libéraux-conservateurs à une échelle transnationale des années 1930 aux années 1960 et dont le néolibéralisme est l'une des expressions. Nous tenterons dans notre exposé de combiner trois dimensions essentielles. Nous verrons que le néolibéralisme des origines peut être analysé comme une réponse intellectuelle et idéologique ambitieuse et globale à la configuration de crise multiforme qui caractérise l'Europe et le monde de l'entre-deux-guerres. Nous analyserons ensuite les dynamiques de mobilisation qui traversent le néolibéralisme à une échelle transnationale afin de souligner le rôle important qu'ont joué ses figures fondatrices, notamment Wilhelm Röpke, dont le parcours permet d'esquisser l'idéal-type de l'intellectuel néolibéral. Enfin, nous plaiderons pour une investigation du néolibéralisme comme une idéologie globale, comme un diagnostic et une thérapie loin de se limiter à une série de propositions relevant de la seule économie, comme une vision du monde venant s'inscrire dans l'horizon d'attente qui est celui des élites libérales-conservatrices occidentales du milieu du XXe siècle.

LE NÉOLIBÉRALISME DES ORIGINES COMME RÉPONSE TRANSNATIONALE À LA « CRISE »

La réflexion de Wilhelm Röpke est indissociable à la fois de son enracinement allemand et d'un contexte intellectuel et idéologique plus global, occidental pourrait-on dire, à l'ère des crises planétaires, des totalitarismes triomphants et des guerres mondiales. Brillant spécialiste de la conjoncture économique, boursier de la fondation Rockefeller, qui a séjourné neuf mois aux Etats-Unis en 1926-1927, professeur d'université dès 1924, le jeune Wilhelm Röpke appartient à une nouvelle génération d'économistes théoriciens soucieux de se démarquer d'une pensée économique allemande jusqu'alors dominée par le paradigme historiciste et de se raccorder au *mainstream* marginaliste qui s'affirme au niveau mondial⁸. Mais il est également à considérer comme un intellectuel, comme le

⁸. Il convient de ne pas simplifier à l'excès l'état de la science économique de l'entre-deux-guerres, beaucoup plus diversifié qu'il ne le sera dans le dernier tiers du XXe siècle. En Allemagne, toute une série de paradigmes s'affrontent durant les années weimariennes, sans que l'un d'entre eux puisse être qualifié d'hégémonique ; voir Karl Häuser, « Das Ende der historischen Schule und die Ambiguität der deutschen Nationalökonomie in den 20er Jahren », in Kurt Wolfgang Nörr, Bertram Schefold, Friedrich Tenbruck (dir.), *Geisteswissenschaften zwischen Kaiserreich und Republik. Zur Entwicklung von*

produit d'une culture universitaire élitiste qui fait la part belle aux traditions humanistes et considère la civilisation industrielle et technique avec méfiance. Depuis le tournant du siècle et plus encore dans les années 1920, le diagnostic de la « crise », formulé entre autres par Karl Jaspers en 1931 dans son ouvrage *Die geistige Situation der Zeit*, est devenu un lieu commun du débat intellectuel et idéologique allemand⁹.

Aussi, lorsque la crise de 1929 déferle sur le monde et tout particulièrement sur l'Allemagne, Wilhelm Röpke ne médite pas seulement sur les causes strictement économiques d'une dépression d'ampleur inédite, analysant ses dimensions nationales et internationales, mais, progressivement, diagnostique une crise de civilisation¹⁰. Installé à Genève, il poursuit dans cette veine pour enfin publier, en 1942, l'ouvrage qui le rend célèbre, *Die Gesellschaftskrisis der Gegenwart*, traduit en français par *La crise de notre temps*¹¹. En quelques 400 pages, Wilhelm Röpke se fait sociologue pour dresser l'inquiétant portrait d'un monde sorti de ses gonds, ravagé par l'industrialisation, la massification, l'urbanisation, la prolétarianisation, la sécularisation, le gigantisme, l'interventionnisme, l'étatisme, le socialisme, le rationalisme et la perte des valeurs. A l'entendre, les dérèglements économiques que connaît le monde depuis les années 1930 ne sont que la manifestation d'une crise plus générale, d'ordre spirituel.

Dans cet ouvrage ainsi que dans le suivant, *Civitas humana*, de 1944, Wilhelm Röpke plaide en faveur d'un libéralisme repensé qui prendrait ses distances avec le libéralisme classique et instaurerait un ordre économique garantissant une concurrence effective¹². Cette vision, qui se présente habilement comme une troisième voie entre laissez-faire et socialisme, mais constitue une entreprise de réhabilitation du libéralisme considéré comme un horizon indépassable, veut faire barrage au « collectivisme ». Ce concept-clé

Nationalökonomie, Rechtswissenschaft und Staatswissenschaft im 20. Jahrhundert, Stuttgart, Franz Steiner Verlag, 1994, p. 47-74, Ernst Heuss, « Die Wirtschaftstheorie in Deutschland während der 20er Jahre », in *Ibid.*, p. 137-15, Hauke Janssen, *Nationalökonomie und Nationalsozialismus. Die deutsche Volkswirtschaftslehre in den dreißiger Jahren*, Marbourg, Metropolis-Verlag, 2001, Roman Köster, *Die Wissenschaft der Außenseiter. Die Krise der Nationalökonomie in der Weimarer Republik*, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 2011.

⁹. Karl Jaspers, *Die geistige Situation der Zeit*, Berlin, Walter de Gruyter, 1931.

¹⁰. Pour des analyses de la crise en Allemagne et à l'échelle internationale : Wilhelm Röpke, « Die sekundäre Krise und ihre Überwindung », in *Economic Essays in honour of Gustav Cassel*, Londres, Allen & Unwin, 1933, p. 553-568, Wilhelm Röpke, *International Economic Disintegration*, Londres, William Hodge & Company, 1942. Pour une analyse plus culturelle : Wilhelm Röpke, « Die säkulare Bedeutung der Weltkrise », *Weltwirtschaftliches Archiv*, 1933, n° 1, janvier 1933, p. 1-27.

¹¹. Wilhelm Röpke, *Die Gesellschaftskrisis der Gegenwart*. Erlenbach-Zurich, Rentsch, 1942, Wilhelm Röpke, *La crise de notre temps*, Neuchâtel, Ed. de la Baconnière, 1943.

¹². Wilhelm Röpke, *Civitas humana. Grundfragen der Gesellschafts- und Wirtschaftsreform*, Erlenbach-Zurich, Rentsch, 1944.

de l'imaginaire néolibéral, même s'il irrigue plus largement toute la pensée libérale et conservatrice, constitue une catégorie protéiforme qui subsume une série de processus, de pensées et de phénomènes assez éloignés les uns des autres tels que le keynésianisme, le fascisme, le *welfare state* ou encore le communisme. Dans les années 1940, dans sa vision d'un interventionnisme (néo)libéral soucieux de se démarquer du manchestérisme en promouvant un Etat fort, Wilhelm Röpke est proche de Walter Eucken, la tête de file des ordolibéraux allemands, resté quant à lui en Allemagne. Dans les années 1950, sa réflexion prend toutefois une tournure de plus en plus antiétatiste. Ses mises en cause du dirigisme, de l'Etat-providence, du syndicalisme, de l'"égalité" se font de plus en plus incisives¹³. Il suit en cela l'évolution générale du néolibéralisme qui évolue dans un sens plus radical à partir des années 1950, s'éloignant du schéma plus interventionniste partagé par la majorité des intellectuels néolibéraux de la fin des années 1930 à la fin des années 1940.

Mais ces réflexions plus tardives s'adosent toujours à une sociologie antimoderniste criant haro sur l'ère des masses, la culture moderne ou la société de consommation. Avec Wilhelm Röpke, la posture néolibérale est donc également une posture conservatrice, les deux éléments étant indissolublement liés. On retrouve la même sensibilité antimoderne chez d'autres représentants du néolibéralisme allemand, notamment Walter Eucken, plus encore Alexander Rüstow qui a produit une vaste sociologie critique de la modernité¹⁴. Plus largement, ce néolibéralisme de sensibilité conservatrice reflète la forte prégnance des imaginaires antimodernistes au sein des élites libérales-conservatrices allemandes. Sous le nazisme, la résistance conservatrice, à l'élaboration conceptuelle de laquelle les penseurs ordolibéraux ont contribué, fait du nazisme le produit de l'ère des masses¹⁵. Des lendemains de la guerre jusqu'aux années 1960, nombre de penseurs libéraux-conservateurs (ouest)-allemands font le procès de la modernité en guise de bilan des désordres et des horreurs du XXe siècle. De ce point de vue, le néolibéralisme s'inscrit dans un horizon de pensée beaucoup plus large qu'il ne faut pas perdre de vue sous peine de contextualisation trop étroite du néolibéralisme dans le registre de la simple pensée économique ou de la seule militance antiétatiste.

¹³. Voir notamment Wilhelm Röpke, *Jenseits von Angebot und Nachfrage*, Zürich, Rentsch, 1958. Le texte a été republié récemment en français avec une introduction de Patricia Commun : *Au-delà de l'offre et de la demande*, Paris, Les Belles Lettres, 2009.

¹⁴. Alexander Rüstow, *Die Ortsbestimmung der Gegenwart. Eine universalgeschichtliche Kulturkritik*, Erlenbach-Zürich, Rentsch, 3 tomes, 1950-1952.

¹⁵. Daniela Rütter, *Der Widerstand des 20. Juli auf dem Weg in die Soziale Marktwirtschaft. Die wirtschaftspolitischen Vorstellungen der Bürgerlichen Opposition gegen Hitler*, Paderborn, Schöningh, 2002.

Il serait toutefois erroné de faire de ce néolibéralisme conservateur une sorte d'exception allemande et de l'opposer à un néolibéralisme plus pragmatique, plus authentiquement néolibéral dans un sens, dont on trouverait des représentants dans d'autres pays ou dans d'autres traditions intellectuelles, notamment dans le monde anglo-saxon. Certes, Wilhelm Röpke professe un néolibéralisme plus sociologique et conservateur que celui défendu par Friedrich von Hayek et Milton Friedman. Mais ces différences ne doivent pas occulter deux points importants. Le premier est que Wilhelm Röpke est durablement estimé dans les milieux néolibéraux, y compris ceux qui se réclament avant toute chose de l'antiétatisme. Le second, plus important encore, est que dans tous les pays, la vision antimoderniste de Wilhelm Röpke trouve un large écho, parce que l'antimodernisme imprègne les imaginaires libéraux et conservateurs par-delà les frontières. Il n'y a pas d'exception allemande en la matière. En publiant en 1929 sa célèbre *Rebelión de las masas*, José Ortega y Gasset a cristallisé des interrogations critiques sur la modernité qui seront discutées et reprises des décennies durant à une échelle transnationale¹⁶. En Suisse, le regard dénonciateur que Wilhelm Röpke porte sur la modernité explique pour une part non négligeable le formidable écho qu'il rencontre¹⁷. Avec la fin de la guerre, l'audience de l'économiste s'élargit. En France, des néolibéraux comme Louis Rougier, Louis Baudin ou Daniel Villey partagent son antiétatisme conservateur¹⁸. Aux Etats-Unis, de nombreux intellectuels conservateurs, à l'instar de Russell Kirk, l'auteur de *The conservative Mind*, figure du nouveau conservatisme intellectuel, expriment la plus grande admiration pour Wilhelm Röpke, crédité d'avoir su dénoncer les travers de la modernité et de professer un libéralisme mâtiné de conservatisme¹⁹.

Sur fond de crise de la pensée libérale et du libéralisme, confrontés à l'impératif de repenser le monde face aux défis du totalitarisme et de la guerre, de nombreux penseurs du monde occidental élaborent de nouveaux paradigmes pour comprendre et surmonter la « crise ». Le néolibéralisme doit être considéré comme une riposte intellectuelle et idéologique, à la fois diagnostic et thérapie. Le débat sur le totalitarisme est un autre exemple de ces réflexions transnationales qui caractérisent les milieux intellectuels

¹⁶. José Ortega y Gasset, *La rebelión de las masas*, Madrid, Galo Saez, 1929.

¹⁷. Sur le formidable écho rencontré par Wilhelm Röpke en Suisse, voir Jean Solchany, « Wilhelm Röpke et la Suisse. La dimension helvétique d'un parcours transnational », *Traverse. Revue d'histoire*, 2010, n° 2, p. 23-37.

¹⁸. Sur le néolibéralisme français, voir François Denord, *Néo-libéralisme version française. Histoire d'une idéologie politique*, Paris, Demopolis, 2007.

¹⁹. Russell Kirk, *The Conservative Mind, from Burke to Santayana*, Chicago, Regnery, 1953. Sur le rapport complexe qu'entretient Wilhelm Röpke avec les Etats-Unis, voir Jean Solchany, *Retour sur une économie très politique*, op. cit.

libéraux-conservateurs occidentaux en ébullition dans les années 1930 et 1940²⁰. La méditation néolibérale sur le « collectivisme » peut d'ailleurs être considérée comme l'une des variantes de la théorie du totalitarisme. Wilhelm Röpke a lu attentivement Hermann Rauschning et Elie Halévy²¹. Dans ces débats qui se déroulent à une échelle transeuropéenne et transatlantique, l'exil de nombreux penseurs libéraux-conservateurs en provenance de l'espace germanique a joué un rôle qu'il paraît difficile de surestimer dans la circulation des concepts et des idées, dans l'accélération de la réflexion. Les ouvrages de Walter Lippmann, Louis Rougier, Wilhelm Röpke, Ludwig von Mises ou Friedrich von Hayek et d'autres sont à interpréter comme les manifestations d'une prise de parole néolibérale transnationale soucieuse de dénoncer les dérives du présent et de tracer les voies du renouveau²². *The Road to Serfdom* publiée en 1944 constitue le point d'orgue d'un essayisme de combat de facture néolibérale qui a débuté en 1937 avec la publication de *The Good Society* de Walter Lippmann. De tous ces intellectuels qui interviennent dans les débats de la Cité, Wilhelm Röpke est le plus en vue aux côtés de Friedrich von Hayek. Sa position prééminente tient à sa capacité à incarner et à promouvoir la mobilisation néolibérale.

UN INTELLECTUEL POLYVALENT AU CŒUR DE LA MOBILISATION NÉOLIBÉRALE

Wilhelm Röpke est l'un des participants au colloque Walter Lippmann organisé en 1938 à l'initiative du philosophe Louis Rougier, alors la tête de file des néolibéraux français et soucieux de donner un large écho aux thèses développées par le journaliste américain dans sa *Good Society*. Durant la guerre, la principale préoccupation de l'économiste allemand est de renouer avec cet effort de mobilisation. Bien placé en Suisse, véritable plaque tournante intellectuelle, il peut se tenir au courant de nombreuses publications en français, anglais, allemand ou italien, garde autant que faire se peut des contacts épistolaires avec Hayek en Grande-Bretagne et Eucken en Allemagne, baigne dans une atmosphère favorable à l'incubation de cette nouvelle pensée libérale qui va s'affubler,

²⁰. Même s'il existe également une analyse de gauche du phénomène totalitaire : voir Alfons Söllner, Ralf Walkenhaus, Karin Wieland (dir.), *Totalitarismus. Eine Ideengeschichte des 20. Jahrhunderts*, Berlin, Akademie Verlag, 1997, Enzo Traverso, *Le Totalitarisme. Le XX^e siècle en débat*, Paris, Seuil, 2001,

²¹. Hermann Rauschning, *Die Revolution des Nihilismus. Kulisse und Wirklichkeit im Dritten Reich*, Zurich, Europa Verlag, 1937, Elie Halévy, *L'Ere des tyrannies. Essai sur le socialisme et la guerre*, Paris, Gallimard, 1938.

²². Walter Lippmann, *The Good Society*, New York, Brown and Company, 1937, Louis Rougier, *Les Mystiques économiques : comment l'on passe des démocraties libérales aux états totalitaires*, Paris, Librairie de Médicis, 1938, Wilhelm Röpke, *Die Gesellschaftskrisis der Gegenwart*, Erlenbach-Zurich, Rentsch, 1942, Ludwig von Mises, *Omnipotent Government. The Rise of the Total State and Total War*, New Haven, Yale University Press, 1944, Friedrich von Hayek, *The Road to Serfdom*, Londres, Routledge, 1944.

parfois sans enthousiasme, du qualificatif « néo ». Professeur à l'Institut universitaire des Hautes Etudes internationales (IUHEI) de Genève, Wilhelm Röpke a notamment pour collègues les néolibéraux William Rappard et Ludwig von Mises²³. Produit de l'internationalisation des flux académiques, de la montée en puissance des organismes internationaux et du financement des sciences sociales par la Fondation Rockefeller, cette institution voit également défiler, du moins jusqu'à la guerre, de nombreux professeurs invités. Dans le courant de l'année 1945, Wilhelm Röpke échange un courrier abondant avec des économistes et intellectuels de tous les pays dans le but de fonder une grande revue internationale, *Occident*, à paraître en trois langues, appelée à devenir le support de la mobilisation néolibérale au sortir de la guerre.

Si le projet n'aboutit pas, les fonds mis à la disposition de l'économiste par le lobbyiste suisse Albert Hunold servent finalement au financement de la Société du Mont-Pèlerin fondée en avril 1947, dont la paternité revient à Friedrich von Hayek qui, de Londres, prend alors le commandement de la mobilisation néolibérale en assurant la présidence de la nouvelle organisation, dont le secrétariat revient à l'habile Albert Hunold²⁴. Mais l'organisation n'aurait pas vu le jour sans le soutien des principales figures du néolibéralisme naissant, Wilhelm Röpke en tête. L'économiste allemand joue un rôle central depuis les années 1940. Il est une figure incontournable du néolibéralisme helvétique, une signature vedette de la célèbre *Neue Zürcher Zeitung* de sensibilité libérale, dont le rédacteur en chef, Willy Bretscher, le tient dans la plus haute estime. Il est également très lié au *Schweizerisches Institut für Auslandsforschung*, basé à Zurich, l'un des plus importants think tanks néolibéraux des années 1950 et dont la figure prépondérante n'est autre qu'Albert Hunold, qui ne cesse de le consulter. En Allemagne de l'Ouest, l'économiste est tout aussi visible, recrue de choix pour la très libérale *Frankfurter Allgemeine Zeitung* d'Erich Welter et le très catholique conservateur *Rheinischer Merkur* fondé par Franz Albert Kramer, les deux hommes étant très proches de lui. Il est bien sûr lié aux think tanks néolibéraux que sont le *Walter Eucken Institut* ou l'*Aktion Soziale Marktwirtschaft*. En 1950, lorsque la politique économique de

²³. Le premier est cofondateur et directeur de l'IUHEI, le second gagne les Etats-Unis en 1940, fuyant l'avancée des forces nazies jusqu'au cœur de l'Europe occidentale.

²⁴. Sur les origines de la Société du Mont Pèlerin, voir Ronald Max Hartwell, *A History of the Mont-Pèlerin Society*, op. cit., Dieter Plehwe, Philip Mirovki (dir.), *The Road from Mont-Pèlerin. The Making of the Neoliberal Thought Collective*, Cambridge, Harvard University Press, 2009, Philipp Plickert, *Wandlungen des Neoliberalismus*, op. cit., Bernhard Walpen, *Die offenen Feinde und ihre Gesellschaft. Eine hegemonietheoretische Studie zur Mont-Pèlerin Society*, Hambourg, VSA-Verlag, 2004, Olivier Longchamp, Yves Steiner, « Comment les banquiers et industriels suisses ont financé le renouveau libéral », *L'économie politique*, 2009, n°4, p. 76-92, Yves Steiner, « Les riches amis suisses du néolibéralisme », *Traverse*, 14, 2007, n° 1, p. 114-126.

Ludwig Erhard est attaquée de tous les côtés, Konrad Adenauer fait appel à Wilhelm Röpke pour rédiger un rapport hautement médiatisé sur l'état de l'économie allemande²⁵.

C'est dire ses talents de vulgarisateur hors pair. Voilà un économiste qui publie un nombre incroyablement élevé d'articles dans les revues intellectuelles et les quotidiens de nombreux pays. Il multiplie les déplacements dès qu'il peut renouer avec la liberté de circuler au lendemain de la guerre. Il est par ailleurs l'intervenant le plus prolix de la Société du Mont-Pèlerin lors de ses quinze premières années d'existence. Sa renommée finit par gagner les Etats-Unis. Il est sollicité pour des conférences ou des écrits par deux importants think tanks néolibéraux d'outre Atlantique, la Foundation for Economic Education et l'American Enterprise Institute²⁶. Il échange une correspondance suivie avec le célèbre publiciste néolibéral Henry Hazlitt. Il intègre également les comités de rédaction de *Modern Age* et de la *National Review*, les deux revues emblématiques du nouveau conservatisme dont les deux rédacteurs en chef, Russell Kirk et William Buckley, échangent régulièrement avec lui. Wilhelm Röpke est également sollicité par les néolibéraux des confins du monde occidental. En 1957 et 1960 il séjourne en Amérique latine à l'invitation de think tanks comme l'Instituto de Investigaciones Sociales et Económicas de Mexico ou le Centro de Difusión de la Economía Libre de Buenos Aires²⁷. Il se rend même au Japon en 1961.

De tous les intellectuels néolibéraux qui prennent la parole des années 1930 aux années 1960, Wilhelm Röpke a donc été l'un des plus actifs et des plus efficaces, accédant à une renommée proche de celle de Friedrich von Hayek, lui étant même supérieur à certains égards par sa capacité à cumuler plusieurs légitimités et plusieurs modes d'influence. Il est en effet nécessaire de situer l'économiste allemand dans une typologie des registres de l'intervention intellectuelle afin de mieux cerner les raisons de son influence. Wilhelm Röpke a d'abord été un économiste-expert, reconnu comme tel par la fondation Rockefeller et les milieux de l'expertise économique internationale en pleine expansion dans le monde de l'entre-deux-guerres. C'est à cette réputation, fondée sur ses écrits théoriques des années 1920 et 1930, qu'il doit l'obtention de sa chaire à l'IUHEI.

Mais dans les années 1940, plus encore par la suite, Wilhelm Röpke délaisse le champ de l'économie théorique pour se consacrer à un essayisme plus accessible qui lui permet

²⁵. Wilhelm Röpke, *Ist die deutsche Wirtschaftspolitik richtig ? Analyse und Kritik*, Stuttgart, Kohlhammer, 1950.

²⁶. Plus connu sous son appellation actuelle d'*American Enterprise Institute*, adoptée en 1962.

²⁷. Voir Jean Solchany, *Retour sur une économie très politique*, op. cit., p. 441-449.

de brasser large, de l'économie aux relations internationales en passant par l'histoire et la sociologie. L'évolution de Friedrich von Hayek, qui s'éloigne lui aussi de l'économie théorique pour se consacrer à la philosophie politique, n'est pas très différente. Plus largement, l'une des spécificités de l'intellectuel néolibéral est sa capacité à proposer une vision du monde et une perspective d'avenir sous la forme accessible d'essais de vulgarisation. Si Friedrich von Hayek a réussi un coup de maître en publiant au bon moment, au bon endroit et dans la langue mondiale sa *Route de la servitude* qui assure sa célébrité jusqu'à nos jours, Wilhelm Röpke a été dans un sens beaucoup plus efficace encore, ne publiant pas moins de 4 *best seller* en seulement 3 ans, sur la crise du monde contemporain, la refondation de l'ordre international et la refondation de l'Allemagne, soit autant de thématiques brûlantes qui font de lui un intellectuel médiatique de renommée internationale²⁸. Le cumul de cette triple légitimité de l'économiste expert, de l'intellectuel universaliste et de l'intellectuel médiatique explique la position incontournable que Wilhelm Röpke jusqu'à la fin des années 1950 dans le milieu néolibéral et plus largement au sein de l'intelligentsia libérale-conservatrice.

Mais à l'heure où les économistes acquièrent une visibilité croissante, capitalisant le prestige découlant des vertus prédictives conférées à leur discipline, Wilhelm Röpke se revendique paradoxalement, et de plus en plus, d'une légitimité d'un type plus traditionnel, voyant dans sa fonction de penseur au service de la civilisation sa mission la plus importante. C'est dire l'importance d'un essayisme de sensibilité antimoderniste et conservatrice qui concurrence l'universalisme progressiste mais aussi la rhétorique technocratique de l'expertise et de la contre-expertise. Si la période 1945-1960 peut être considérée comme l'âge d'or de l'intellectuel critique, notamment dans l'espace français, les intellectuels libéraux-conservateurs ont profité eux aussi d'une conjoncture favorable²⁹. Le parcours de Wilhelm Röpke met en évidence un autre profil d'intellectuel que celui de l'intellectuel progressiste, mais qui recourt lui aussi au registre du discours prophétique, délivre lui aussi un message à portée universaliste, use lui aussi des armes que sont les manifestes, les revues ou les sociabilités militantes pour exercer un magistère sur toutes les questions importantes du moment. Reste à comprendre pourquoi ce type de prise de parole rencontre un large écho.

²⁸. Wilhelm Röpke, *Die Gesellschaftskrisis der Gegenwart*, *op. cit.*, Wilhelm Röpke, *Civitas humana*, *op. cit.*, Wilhelm Röpke, *Internationale Ordnung*, Erlenbach-Zurich, Rentsch, 1945, Wilhelm Röpke, *Die deutsche Frage*, Erlenbach-Zurich, Rentsch, 1945.

²⁹. Sur cet âge d'or, voir Anna Boschetti, « La recomposition du champ intellectuel en Europe après 1945 », in Gisèle Sapiro (dir.), *L'espace intellectuel en Europe. De la formation des Etats-nations à la mondialisation XIXe-XXe siècle*, Paris, La Découverte, 2009, p. 147-182

LE NÉOLIBÉRALISME COMME ALTERNATIVE AU « COLLECTIVISME »

Longtemps, le mouvement néolibéral a semblé prêcher dans le désert, avant de connaître le succès à partir des années 1970, sur fond de crise du keynésianisme et de nobélisation de plusieurs de ses grandes figures. Cette vision de quelques penseurs isolés prêchant la liberté dans un univers hostile, peuplé d'intellectuels et de décideurs peu ou prou acquis au « collectivisme », a beau être abondamment mise en scène dans le cadre du grand récit que les néolibéraux ont produit sur leur propre histoire, elle doit être relativisée. Les bases de la montée en puissance des organisations néolibérales sont posées dès les années 1940 et 1950. Certes, le développement de la macroéconomie keynésienne dans les universités, la conviction de bien des dirigeants qu'il est possible de conduire des politiques de plein emploi et de pilotage de la conjoncture, l'expansion du *welfare state* ne constituent pas un contexte favorable à la réception des idées néolibérales. Même l'Allemagne de l'Ouest, longtemps présentée comme un bastion du néolibéralisme, ne doit pas faire illusion : alors que dans les universités, les ordolibéraux sont refoulés par les keynésiens, la politique économique, dès la fin des années 1950, s'efforce de plus en plus de piloter la conjoncture, tandis que la réforme des retraites de 1957 marque une avancée majeure en terme d'Etat-providence, au grand dam de Wilhelm Röpke qui exprime sa déception quant à l'orientation prise par l'économie sociale de marché qu'il avait jadis saluée³⁰.

Mais si l'on considère le néolibéralisme comme une vision globale et non seulement comme un ensemble de propositions à finalité économique, il est possible de comprendre pourquoi, malgré tout, dès ses débuts, il exerce une grande force d'attraction dans le contexte de la sortie de guerre, puis durant la guerre froide et à l'heure du *welfare state* triomphant. La réception de Wilhelm Röpke est à cet égard révélatrice. Le succès qu'il rencontre traduit sa capacité à répondre à une demande idéologique. Dans la Suisse des années de guerre, sa dénonciation du « collectivisme » et son appel au néolibéralisme rencontrent l'attente qui émane des élites libérales et conservatrices, qu'angoisse la montée des « masses », que tenaille la peur du socialisme, que meut la soif d'idéologies en mesure de poser le monde de l'après-guerre sur des

³⁰. Voir les analyses d'Alexander Nützenadel, *Stunde der Ökonomen. Wissenschaft, Politik und Expertenkultur in der Bundesrepublik 1949-1974*, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 2005. Sur les critiques adressées par Wilhelm Röpke à l'évolution de la politique économique et sociale allemande, voir Wilhelm Röpke, « Die Laufbahn der Sozialen Marktwirtschaft », in Frank Greiß, Fritz W. Meyer (dir.), *Wirtschaft, Gesellschaft und Kultur. Festgabe für Alfred Müller-Armack*, Berlin, Duncker & Humblot, 1961, p. 3-9, Wilhelm Röpke, « Die deutsche Wirtschaftspolitik steuert einen falschen Kurs », *Industriekurier. Beilage « Marktwirtschaft in der Bewährung »*, 7/8/62.

bases jugées saines. Tentées durant les années trente par les solutions autoritaires, les franges les plus dures du libéralisme et du conservatisme helvétiques, sont à la recherche d'une alternative crédible pour poursuivre le combat contre le « collectivisme ». Alors que les discours plus radicaux de la droite réactionnaire ou antidémocratique ont été démonétisés par le cours de la guerre, la vision röpkenne, habile synthèse de libéralisme et de *Kulturkritik*, soulève l'enthousiasme des élites helvétiques soucieuses de poursuivre le combat contre la « menace socialiste » au sortir du conflit. Au début de 1943, Georges Rigassi, le rédacteur en chef de la *Gazette de Lausanne*, un libéral très conservateur thuriféraire de Salazar et qui, en juillet 1941, a envisagé avec satisfaction une victoire de l'Allemagne synonyme d'"anéantissement du bolchévisme"³¹, prie instamment Wilhelm Röpke de lui envoyer des manuscrits, afin que son journal, « qui n'a jamais cessé de défendre les principes du libéralisme spirituel, puisse continuer à exercer cette mission (...) dans la période de fin de guerre et de préliminaires de paix »³². On ne saurait mieux exprimer la fonction de relais qu'assume la pensée de Wilhelm Röpke aux yeux d'une élite libérale-conservatrice à la recherche d'un outillage idéologique pour penser l'après-guerre.

Cette analyse vaut également pour d'autres pays, notamment pour l'Allemagne. Dans les décombres encore fumants de la guerre, l'aile la plus anticommuniste de la démocratie-chrétienne se met en ordre de bataille pour affronter la social-démocratie sans esprit de compromis. Le 30 juin 1949, Konrad Adenauer en personne écrit à Wilhelm Röpke pour lui expliquer combien la contribution des plumes défendant un « ordre économique et étatique libre » lui apparaît fondamentale à la veille des élections qui doivent décider si l'« Allemagne de l'Ouest sera dirigée ou non par une majorité socialiste »³³. Il veut s'assurer la collaboration de l'économiste, dont l'article « Der Griff des Staates nach der Wirtschaft » (L'emprise de l'Etat sur l'économie), paru quelques jours plus tôt lui a paru si pertinent qu'il veut en faire un tract estampillé CDU. Il est vrai que sa conclusion sonne comme la plus efficace des péroraisons : « (...) la socialisation et la planification ne peuvent que conduire à une concentration du pouvoir politique qui mettra un terme à tout ce qui fait l'essence de notre culture »³⁴.

³¹. Georges Rigassi, *Gazette de Lausanne*, 11 juillet 1941. Sur la *Gazette de Lausanne*, voir Alain Clavien, *Grandeurs et misères de la presse politique*, Lausanne, Antipodes, 2010.

³². Lettre du 10 février 1943 de Georges Rigassi à Wilhelm Röpke, Nachlaß Röpke (à partir de dorénavant NR), Institut für Wirtschaftspolitik, Cologne, dossier Briefe MZ 42-43.

³³. Lettre du 30 juin 1949 de Konrad Adenauer à Wilhelm Röpke, NR, dossier Verleger Korrespondenz 1946-1950.

³⁴. Wilhelm Röpke, « Der Griff des Staates nach der Wirtschaft », *West-Echo*, 22 juin 1949.

Wilhelm Röpke sait trouver les mots qui vont droit au cœur de tous ceux que tenaille la peur des “rouges”. Il invite à saisir le régime communiste dans son essence intrinsèquement politique car il le juge animé par le principe de la « politisation absolue »³⁵. Il dénonce un Islam qui a son « Arabie », sa « Mecque », un « athéisme religieux et fervent, une croyance qui se moque de la sacralité et de la transcendance », un « mélange diabolique de pouvoir sans limite et d'ensorcellement des masses »³⁶, en un mot, un véritable « satanisme »³⁷. Sa victoire équivaldrait à la « domination mondiale du mal absolu, à côté de laquelle l'empire de Genghis Khan apparaîtrait comme une ébauche timide »³⁸.

Cette rhétorique de combat séduit de par le monde. Outre Atlantique, Wilhelm Röpke devient une référence sollicitée par les *cold warrior* les plus durs, le symbole d'un intellectuel européen livrant un combat irréductible contre le communisme, dénonçant inlassablement les intellectuels “progressistes”. Ses séjours en Amérique latine sont marqués par le souci de faire barrage au communisme et de dénoncer la mollesse qui serait celle des Etats-Unis en la matière. Et si l'économiste va jusqu'à défendre l'apartheid en Afrique du Sud, c'est également par anticommunisme. A ses yeux, la transformation de l'Afrique du Sud en une « sorte de Congo ou d'Indonésie » serait un effondrement comparable au « passage de l'Amérique latine au communisme »³⁹.

La virulence de cet anticommunisme permet de mieux comprendre l'accueil réservé aux analyses plus strictement économiques et sociales de l'économiste. La dénonciation néolibérale du “collectivisme” ne fait que réactualiser sous une forme plus élaborée un discours antirouge qui, de longue date, a amalgamé dans la même réprobation socialisme démocratique et totalitarisme bolchevique. Pour Wilhelm Röpke, les choses sont claires: le communisme n'est que la pointe extrême d'un complexe dans lequel il convient d'englober toutes les opinions de gauche⁴⁰. En juillet 1953, de retour de

³⁵. Wilhelm Röpke, « Außenhandel im Dienst der Politik. Bemerkungen eines Nationalökonomen zum Handel mit dem kommunistischen Imperium », *ORDO. Jahrbuch für die Ordnung von Wirtschaft und Gesellschaft*, 8, 1956, p. 45-65, p. 46.

³⁶. Wilhelm Röpke, « La sociologie du communisme », *La Meuse*, 19.7.1950, Wilhelm Röpke, « Gegenhaltung und Gegengesinnung der freien Welt », in Albert Hunold (dir.), *Die Freie Welt im Kalten Krieg*, Zurich, Rentsch, 1955, p. 193-211, p. 206.

³⁷ Wilhelm Röpke, « Umgang mit dem Bolschewismus », in *Was muß die freie Welt tun ?*, Ludwigsburg, Hoch, 1959, p. 9.

³⁸ Lettre du 14.7.1958 de WR à Ernst Ginsberg, NR, dossier AK 58-59.

³⁹. Wilhelm Röpke, « L'Afrique du Sud. Essai de jugement objectif », tiré à part, 16 p. Il s'agit de la traduction de l'article « Südafrika - Versuch einer Würdigung », *Schweizer Monatshefte*, 44, avril 1964-mars 1965, n° 2, p. 1-16, publié en mai 1964.

⁴⁰. Wilhelm Röpke, « La sociologie du communisme », *op. cit.*

Scandinavie, il évoque les « bons vikings de Norvège » tombés « entre les mains d'un régime socialiste qui dépasse en radicalité tout ce qui existe au-delà du rideau de fer »⁴¹. Une « affinité » lierait socialisme démocratique et socialisme totalitaire, ainsi qu'en témoigne au début de mars 1959 la rencontre à Berlin-Est entre le social-démocrate ouest-allemand Erich Ollenhauer et Nikita Krouchtchev et le voyage de ses camarades Carlo Schmid et Fritz Erler à Moscou⁴². En dernière analyse, le socialisme entendu comme aspiration au bien-être, par le développement de la justice sociale, est synonyme de capitulation face à la menace soviétique. Les « sociaux-pacifistes » feraient passer la satisfaction des masses avant les armements dont l'Ouest a besoin face à un « empire communiste armé jusqu'aux dents »⁴³.

Cet argumentaire anticommuniste vient renforcer des raisonnements de nature plus strictement économique et sociale dénonçant l'inflation comme vecteur des politiques de plein emploi d'inspiration keynésienne et d'une bureaucratisation de l'économie. La posture antiétatiste de Wilhelm Röpke et de bien d'autres (néo)libéraux rencontre également du succès parce qu'elle répond à la peur de classe qui tenaille les élites bourgeoises, effrayées depuis des lustres par la montée des “masses”, du syndicalisme et du socialisme. Dans cette perspective, l'interventionnisme accru de l'Etat ne serait pas seulement synonyme d'inefficacité et de dérèglement économiques, mais une arme au service d'une sorte de guerre de classe. Le *welfare state* serait devenu « dans un nombre croissant de pays un *instrument de la révolution sociale* », substituant l'« envie » à la « compassion » comme « principe d'action dominant »⁴⁴. Wilhelm Röpke emprunte cette catégorie de l'envie à Helmut Schoek. Ce sociologue autrichien admirateur de l'économiste allemand est devenu, dans les milieux néolibéraux, le théoricien incontesté de l'« envie », qu'il soumet à une approche relevant de la psychologie sociale pour souligner la nécessité d'en limiter les effets. Agir sans avoir à se préoccuper de l'envie des autres serait en effet la condition même de la croissance économique. Or, les théories égalitaristes et socialistes ont conféré à l'envie une légitimité qui a justifié des politiques économiques et fiscales décourageant l'effort, l'innovation, la création⁴⁵.

« Prendre est ainsi devenu au moins aussi important que donner », écrit en écho

⁴¹. Lettre du 25 juillet 1953 de Wilhelm Röpke à Carlo Antoni, NR, dossier AK 54/55.

⁴². Wilhelm Röpke, *Tagebuch 1959*, entrée du 9 mars 1959. Nous remercions Hans Willgerodt de nous avoir permis de consulter le journal manuscrit de son oncle.

⁴³. Wilhelm Röpke, « Gegenhaltung und Gegegengesinnung der Freien Welt », *op. cit.*, p. 203-204.

⁴⁴. Wilhelm Röpke, *Jenseits von Angebot und Nachfrage*, *op. cit.*, p. 216.

⁴⁵. Helmut Schoeck, *Der Neid. Eine Theorie der Gesellschaft*, Fribourg, Munich, Alber, 1966, Helmut Schoeck, *Envy. A Theory of Social Behaviour*, New York, Harcourt, 1970, Helmut Schoeck, *L'envie : une histoire du mal*, Paris, Les Belles Lettres, 1995.

Wilhelm Röpke, qui dénonce une « campagne contre tout ce qui ose dépasser le niveau moyen de revenus, de dons et de rendement ». L'Etat providence reposerait sur une « philosophie sociale perverse » se nourrissant d'un « ressentiment social » permanent⁴⁶. Wilhelm Röpke s'indigne plus encore de la dramatique retombée que constitue l'avènement du Leviathan, de l'« Etat moderne insatiable »⁴⁷. Une « part considérable du revenu privé » est pompée, détournée par l'Etat au prix de nombreuses déperditions qu'imposent les coûts d'administration extraordinaires d'un tel système. Sous l'effet du *welfare state*, dont le « caractère collectiviste » ne peut plus échapper à personne, l'individu est privé de la libre disposition de son revenu soumis à l'impôt. Le stade déjà atteint dans de nombreux pays confirmerait de « manière stupéfiante » la vision d'un totalitarisme doux développée par Alexis de Tocqueville. L'Etat providence est la modalité suivant laquelle « s'accomplit avant tout, dans le monde non communiste, la soumission de l'homme à l'Etat », garantissant aux « masses domestiquées » une sorte de « stabulation confortable » (*konfortable Stallfütterung*)⁴⁸.

CONCLUSION

Le parcours de Wilhelm Röpke invite donc à reconsidérer les débuts du néolibéralisme afin de mieux cerner le caractère global d'une idéologie qui s'enracine dans la crise multiforme des années 1930 et trouve un écho dans les décennies qui suivent parce qu'elle entre en résonance avec les interrogations et les angoisses des élites libérales-conservatrices de nombreux pays du monde occidental. Le néolibéralisme a ceci d'efficace qu'il propose une redéfinition du libéralisme à même de penser l'après-guerre à une échelle transnationale, dans le contexte nouveau de la guerre froide.

Le déclin de l'aura de Wilhelm Röpke au début des années 1960 invite toutefois à s'interroger sur la longévité de ce néolibéralisme de facture conservatrice dont il constitue l'incarnation la plus marquante. Sans conteste, le violent conflit à la tête de la Société du Mont Pèlerin, qui oppose au tournant des années 1950 et 1960 d'un côté Friedrich von Hayek et bien des néolibéraux anglo-saxons à de l'autre un groupe de néolibéraux plus souvent européens dont la tête de file est Wilhelm Röpke, ne tourne pas à l'avantage de ce dernier qui démissionne au début de 1962 et se morfond jusqu'à sa mort en dehors de l'organisation qui continue de fonctionner sans difficultés en dépit

⁴⁶. Wilhelm Röpke, *Jenseits von Angebot und Nachfrage*, op. cit., p. 216-217.

⁴⁷. Wilhelm Röpke, « Das Problem der Lebensvorsorge in der freien Gesellschaft », in *Individual- und Sozialversicherung als Mittel der Vorsorge. Tagungsbericht 1956 der Gesellschaft für Versicherungswissenschaft und -Gestaltung*, Bielefeld, Schmidt, 1956, tiré à part 15 pages, p. 5.

⁴⁸. Wilhelm Röpke, *Jenseits von Angebot und Nachfrage*, op. cit., p. 218, 219, 233 et 232.

de son absence et de celle de ses fidèles⁴⁹. Par rapport au néolibéralisme des origines, le discours néolibéral, à partir des années 1960, présente un caractère plus strictement économique. Très éloigné de l'école autrichienne, plus encore du libéralisme sociologique allemand, le monétariste Milton Friedman pratique un essayisme qui n'a que peu à voir avec celui de Wilhelm Röpke. Le contraste entre *Capitalism and Freedom* publié 1962 et *Jenseits von Angebot und Nachfrage* (Au-delà de l'offre et de la demande), paru en 1958, est à cet égard révélateur⁵⁰.

Mais l'empreinte conservatrice du néolibéralisme est tout sauf une caractéristique de ses débuts qui se serait estompée par la suite. Friedrich von Hayek a beau avoir expliqué pourquoi il ne pensait pas être un conservateur⁵¹, sa pensée privilégiant l'ordre spontané en lieu et place des constructions rationalistes, son éloge de la famille et des traditions font de lui un intellectuel qui s'inscrit dans un horizon conservateur. Aux Etats-Unis en particulier, distinguer le néolibéralisme du conservatisme a certes un sens pour différencier les penseurs libertariens des tenants d'une pensée traditionaliste⁵². Mais bien des néolibéraux ne se retrouvent pas sur les positions d'un Murray Rothbard, encore moins d'une Ayn Rand, qui ne peut être qualifiée de néolibérale. Les points communs entre le néolibéralisme *mainstream* et un conservatisme souvent antitétatiste sont en réalité assez nombreux. Aux Etats-Unis, les indéniables tensions entre conservateurs et libéraux traduisent moins des divergences de fond que des nuances. Les uns et les autres peuvent ainsi fréquenter les mêmes organisations. La Philadelphia Society fondée en 1964 illustre une sorte de syncrétisme libéral-conservateur par son ambition « d'approfondir les fondations intellectuelles d'une société libre et ordonnée et de mieux connaître ses principes de base et ses traditions »⁵³. Parmi ses membres, des libéraux comme Friedrich von Hayek, Henry Hazlitt et Milton Friedman côtoient des

⁴⁹. Sur cette crise à la tête de la Société du Mont-Pèlerin, voir Serge Audier, *Néo-libéralisme(s)*, op. cit., François Denord, « Le prophète, le pèlerin et le missionnaire. La circulation internationale du néolibéralisme et ses acteurs », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 2002, n° 145, p. 9-20, Ronald Max Hartwell, *A History of the Mont-Pèlerin Society*, op. cit., Philip Plickert, *Wandlungen des Neoliberalismus*, op. cit., Jean Solchany, *Retour sur une économie très politique*, op. cit., Bernhard Walpen, *Die offenen Feinde und ihre Gesellschaft*, op. cit.

⁵⁰. Milton Friedman, *Capitalism and Freedom*, Chicago, The University of Chicago Press, 1962, Wilhelm Röpke, *Jenseits von Angebot und Nachfrage*, op. cit.

⁵¹. Friedrich von Hayek, « Postscript : Why I am not a Conservative », in *The Constitution of Liberty*, Chicago, The University of Chicago Press, 1960, p. 396-411. Le texte a d'abord été présenté sous la forme d'une intervention lors du Congrès de Saint-Moritz de la Société du Mont Pèlerin en septembre 1957.

⁵². Sur les libertariens, voir Sébastien Caré, *La pensée libertarienne. Genèse, fondements et horizons d'une utopie libérale*, Paris, Presses Universitaires de France, 2009 et *Les libertariens aux Etats-Unis. Sociologie d'un mouvement asocial*, Rennes, PUR, 2010.

⁵³. Cité dans Bruce Frohnen, Jeremy Beer and Jeffrey O. Nelson (dir.), *American Conservatism. An Encyclopedia*, op. cit., article Philadelphia Society, p. 661.

conservateurs comme Russell Kirk, Eric Voegelin et Henry Regnery. Le parcours d'Edwin J. Feulner, l'homme qui a fait de la Heritage Foundation le *think tank* conservateur le plus influent des Etats-Unis, mais qui a également présidé la Société du Mont Pèlerin de 1996 à 1998, illustre les liens forts unissant ces deux idéologies.

Dans cette optique, Wilhelm Röpke demeure ou redevient une référence incontournable, car permettant de concilier les points de vue libéraux et conservateurs. Aux Etats-Unis, au début des années 1960, des intellectuels conservateurs comme Frank S. Meyer ou William F. Buckley appellent à un fusionisme, à une symbiose pour sortir des vieilles querelles qui divisent le camp libéral-conservateur⁵⁴ ; dans les années 2000, deux biographies sont consacrées à l'économiste allemand par des auteurs de sensibilité clairement conservatrice⁵⁵. Et dans *American Conservatism*, la volumineuse encyclopédie publiée en 2006 sous les auspices de l'Intercollegiate Studies Institute, un *think tank* néolibéral, Wilhelm Röpke, qui n'a pourtant rien d'un Américain, est présenté comme étant « peut-être l'économiste conservateur le plus important du XX^e siècle »⁵⁶. C'est dire que la frontière entre libéralisme et conservatisme n'est pas étanche. En Amérique latine également, Wilhelm Röpke soulève l'intérêt. En Argentine, le Centro Adam Smith de estudios y actividades para la libertad, émanation de la Fundación Libertad, fondée en 1988 avec le soutien de quelques 200 entreprises argentines, a organisé en octobre 2010 un cours intensif sur les « Pensadores Clásicos del Liberalismo », sous la forme de cinq séminaires consacrés à Adam Smith, John Stuart Mill, Ludwig von Mises, Friedrich von Hayek et Wilhelm Röpke⁵⁷. Marcelo F. Resico, économiste en poste à l'université catholique d'Argentine, voit quant à lui l'actualité de l'économiste genevois dans sa vision « institutionnelle-humaniste »⁵⁸.

En Europe enfin, Wilhelm Röpke fait l'objet d'une redécouverte, même si le contexte est moins favorable au rayonnement des idéologies libérales et conservatrices. En 2007, un

⁵⁴. Voir sur ce point George H. Nash, *The Conservative Intellectual Movement in America since 1945*, Wilmington, Intercollegiate Studies Institute, 1996 (1976), notamment p. 159-166.

⁵⁵. John Zmirak, *Wilhelm Röpke, Swiss Localist, Global Economist*, Wilmington, Intercollegiate Studies Institute, 2001, Samuel Gregg, *Wilhelm Röpke's Political Economy*, Cheltenham, Edward Elgar Publishing, 2010.

⁵⁶. William F. Campbell, « Wilhelm Röpke », in Bruce Frohnen, Jeremy Beer, Jeffrey O. Nelson (dir.), *American Conservatism. An Encyclopedia*, Wilmington, Intercollegiate Studies Institute, 2006, p. 747-749.

⁵⁷. Nous renvoyons au site de ce *think tank* : <http://centroadamsmith.wordpress.com>.

⁵⁸. Marcel F. Resico, *La Estructura de una Economía Humana. Reflexiones en cuanto a la actualidad del pensamiento de W. Röpke*, Buenos Aires, Educa, 2008. Voir également Marcel F. Resico, « Los fundamentos de la economía de mercado en el pensamiento de W. Röpke », (<http://www.ucema.edu.ar/conferencias/download/2009/resico.pdf>), citation p. 2.

Wilhelm-Röpke-Institut a vu le jour à Erfurt, fondé à l'initiative de l'économiste suisse Thomas Straubhaar, professeur à l'université de Hambourg et directeur de l'institut hambourgeois d'économie mondiale (Hamburgisches WeltWirtschaftsInstitut). Il se donne pour mission d' « étudier le legs spirituel de Wilhelm Röpke et de le remémorer à une opinion plus large »⁵⁹. En janvier 2011, Robert Nef, figure du néolibéralisme suisse qui fut directeur du Liberales Institut de Zurich de 1979 à 2009 et dirige les *Schweizer Monatshefte*, réaffirme l' « actualité » de Wilhelm Röpke. Il salue l' « élan » que l'économiste allemand a donné au libéralisme « dans ses réponses aux défis de son époque » : « Il est à souhaiter qu'à Genève, la ville de ses travaux académiques à la résonance internationale, on poursuive davantage sa critique fondamentale de la société de masse et de l'Etat paternaliste »⁶⁰. Dans un article d'août 2005 publié dans *Die Welt*, le politologue allemand Hans-Jörg Hennecke, auteur par ailleurs d'une biographie de Wilhelm Röpke, tonne contre l' « interventionnisme de l'Etat providence », l' « égalitarisme omniprésent » et le « rationalisme ennemi de la tradition » en des termes proches de ceux utilisés un demi-siècle plus tôt par l'économiste allemand, révélateurs de la fascination qu'il exerce jusqu'à aujourd'hui sur des intellectuels qui se reconnaissent dans ses idées⁶¹.

On le voit, dans ces éloges du penseur allemand, les éléments libéraux et conservateurs sont inextricablement liés, soulignant combien l'inscription de l'idéologie néolibérale dans l'horizon plus large du libéral-conservatisme reste d'actualité pour appréhender sa nature, aujourd'hui comme hier. L'approche socio-historique que nous avons privilégiée ici a donc permis, du moins nous l'espérons, de promouvoir une histoire intellectuelle de l'idéologie néolibérale soucieuse de mener à bien l'indispensable étude de ses conditions de production et la non moins indispensable contextualisation des représentations qui la sous-tendent. Rendre compte de la trajectoire de Wilhelm Röpke nous a conduit à reconstituer comment la pensée néolibérale est mise en scène, diffusée, comment, aussi, elle perdure sur des décennies grâce au labeur inlassable des figures fondatrices, à des *think tanks*, à des intellectuels organiques, à des relais de toute sorte. Mais au-delà des conditions de son élaboration, la réaffirmation jusqu'à aujourd'hui d'une grammaire antimoderniste et antiétatiste, dont témoigne notamment la vitalité du conservatisme américain, invite, dans une perspective d'histoire culturelle, à s'interroger sur la force de suggestion des messages antimodernistes et réactionnaires, sur le succès d'une vision du

⁵⁹. Wilhelm-Röpke-Institut : <http://www.roepke-institut.de/Home.1397.0.html>. Citation extraite de la page Aufgaben & Ziele.

⁶⁰. Robert Nef, « L'offensive de Wilhelm Röpke contre l'Etat paternaliste », *Le Temps*, 12 janvier 2011.

⁶¹. Hans-Jörg Hennecke, « Selbstüberschätzung der Politik : Der Staat scheitert am totalen Regelungsanspruch, die Kraft der Gesellschaft bleibt ungenutzt », *Die Welt*, 26/08/2005.

monde que sociologues et historiens ont trop vite considérée comme déclinante et dépassée dans l'optimisme modernisateur et scientifique des années 1950 et 1960.